



RAPPORT D'UN SÉJOUR À BERLIN JOSÉ EMILIO BURUCÚA

Né à Buenos Aires en 1946. Il a étudié l'histoire de l'art et l'histoire des sciences avec Héctor Schenone, Carlo del Bravo et Paolo Rossi. Ph.D. de l'université de Buenos Aires en 1985. Depuis 2004 il est professeur ordinaire de Problèmes d'histoire culturelle à l'université nationale de San Martín (UNSAM, Argentine), où il fut aussi directeur de la Maîtrise en Histoire de l'art de 2004 à 2008. Il a publié des livres et des articles sur l'histoire de la perspective, les rapports historiques entre les images, les idées, les techniques et les matériaux de la peinture coloniale en Amérique du Sud. Il a travaillé également sur l'histoire du rire dans l'Europe de la Renaissance et la représentation des massacres dans la civilisation de l'Europe moderne. Il a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris (1999, 2000, 2005), professeur invité au Collège de France (2008, 2013), Winter Visiting Scholar au Getty Research Institute en 2006, Gastwissenschaftler au Kunsthistorisches Institut in Florenz pendant l'hiver 2007, et Fellow au Wissenschaftskolleg zu Berlin en 2012/13. Il est membre de l'Académie Nationale des Beaux-Arts à Buenos Aires. – Adresse : Escuela de Humanidades – UNSAM, Universidad Nacional de General San Martín, Paraná 145, 5o piso, 1017 Ciudad Autónoma de Buenos Aires, Argentina. E-mail : jose.burucua@gmail.com

Je m'appelle Ringo et je suis venu vivre à Berlin avec mes grands-parents. Cette année, mon grand-père est *fellow* (compagnon) au *Wissenschaftskolleg zu Berlin* (c'est-à-dire à la *Joyeuse Compagnie d'Hommes de Science et Artistes* de la ville et de toute l'Allemagne). Ma grand-mère a finalement obtenu la permission de son fils – mon père – pour m'emmener ici, puisque je suis l'aîné de ma génération et que je me trouve libre des obligations scolaires

cette année. Aucun de mes frères ni cousines, encore trop petits, ne pouvaient interrompre leur scolarité pour nous accompagner. En plus, Grand-mère a dit que j'apprendrais et découvrirais beaucoup de choses en Allemagne qui me serviraient pour le restant de ma vie, davantage encore que les apprentissages réguliers de mon école. Au début du mois d'octobre, quand nous sommes arrivés, l'automne était dans toute sa splendeur de lumières et de couleurs. Nous en avons profité pour nous balader au *Tiergarten*. J'ai aussitôt trouvé ce jardin merveilleux, un lieu tout spécialement créé à notre mesure. La promenade des bords de la Spree jusqu'à la place du Reichstag fut riche d'émotions pour moi. En effet, Grand-père a voulu parcourir toutes les étapes de ce qu'il appelle le chemin symbolique de l'État National allemand, depuis la période des guerres d'unification des années 60 et 70 qui permirent la fondation de l'Empire des Hohenzollern ... non pardon, des Hohenzollern au XIX^{ème} siècle, jusqu'à la reconnaissance de la responsabilité des Allemands dans le plan d'élimination des Juifs d'Europe, entrepris au milieu du XX^{ème} siècle, par un type vraiment sinistre dont je ne me rappelle pas le nom. Nous avons regardé avec attention le monument dédié au Chancelier de Fer sur lequel figurent des statues que mon grand-père considère seulement comme des allégories mais qui m'effrayent assez. Je vous donne un exemple : la dame guerrière (il paraît que son nom est Germanie) se dresse debout sur un lion qui ne serait qu'un symbole de l'anarchie ou de la barbarie. Grand-mère m'a rassuré en disant que ce lion est mort et bien mort. Mais craignant que ce ne soit qu'une mort relative, je me suis quand même éloigné avec discrétion. Sa taille est énorme et s'il revenait à la vie, j'aurais de gros soucis. Le jeune Nicolas, un ancien élève de mon grand-père, et maintenant son collègue le plus apprécié, nous a accompagnés tout au long de ce premier trajet berlinois. D'ailleurs Nicolas s'est également installé à Berlin pour un semestre afin d'écrire avec Grand-père un livre de référence sur la représentation des massacres à l'époque moderne, projet qui est également celui de mon aïeul en tant que compagnon au Wiko. La nature du sujet qui a réuni maître et ancien disciple à Berlin nous portait, dès notre promenade initiale, à visiter le lieu consacré à la mémoire des Juifs européens tués durant la Deuxième Guerre mondiale le plus important au monde, à savoir le labyrinthe de stèles érigées par le gouvernement allemand à quelques mètres de la porte de Brandebourg. Mes grands-parents ont trouvé sinon magnifique, du moins très émouvant, ce réseau de ruelles orthogonales, étroites, adaptées aux oscillations du terrain, où les personnes qui les traversent apparaissent et disparaissent comme des ombres en passant devant nos yeux. En revanche Nicolas a protesté en disant que le monument était un échec esthétique, voire éthique, car les gens qui

le visitaient, au lieu de se sentir envahis et déchirés par la profondeur des douleurs associées aux souvenirs des assassinés, se mettaient à courir avec insouciance entre les ruelles, à grimper sur les stèles et à sauter de l'une à l'autre avec un esprit festif. À dire vrai, mon comportement enfantin dans ce lieu, qui m'a poussé à pratiquer la course et à me mêler à la joie des petits qui jouaient à cache-cache entre les stèles funéraires, aurait pu constituer une preuve en faveur de l'opinion de notre jeune homme. Mais Grand-père insistait sur le fait que si le public peut s'approprier d'une façon imprévue et contradictoire toute œuvre d'art mise à sa portée, cela ne signifie pas que l'œuvre doive être considérée comme un échec. Il a dit que cette contradiction entre l'élément fantasmatique des profils et des silhouettes qui s'évanouissent d'une part, et la participation frivole et tapageuse de certains visiteurs d'autre part, représentait le déchirement éprouvé au souvenir des atrocités commises et servait justement à rendre un peu de cette vie arrachée aux êtres humains victimes du génocide. J'ai entendu à ce moment-là le nom de Warburg et le verbe *nachleben* pour la troisième fois dans la journée. Grand-père, pas plus que Nicolas, n'étaient capables d'échapper à leur obsession. En revenant à la maison de Grunewald, je me suis rendu compte de la beauté de la forêt où se niche la maison des hôtes du Wiko. Grand-mère m'a appris, un par un, le nom des arbres auprès desquels je pourrais m'égayer – le chêne, le saule, le sapin, le cèdre, le platane –, les arbustes, les roseaux aux bords des lacs. Elle m'a aussi averti des risques de gêner ou d'importuner les animaux du bois, qui se laisseront sûrement voir avant l'arrivée de l'hiver : le renard, le sanglier, les oiseaux et, parmi ceux-ci, surtout les cygnes. Malgré leur beauté et leur blancheur, ils s'avèrent souvent des êtres agressifs et violents. J'ai cru alors que Grand-mère exagérait au sujet des cygnes, mais les histoires terrifiantes de persécutions commises par l'animal attribué à Vénus, que j'écouterai plus tard de la bouche des promeneurs solitaires parmi les *fellows*, ont donné pleine raison à Grand-mère.

À vrai dire, l'emploi du temps de Grand-père nous laisse un peu de côté. Il se lève de bonne heure pour assister aux leçons de langue allemande. D'abord, il a suivi le cours des débutants avec Grand-mère. Mais la maîtresse, Ursula, une âme bénie autant qu'intelligente, s'est rendue compte immédiatement que mon aïeul connaissait déjà assez bien les règles grammaticales et qu'il était même capable de traduire certains passages difficiles des classiques. Il a donc été promu, dès la première semaine, dans les cours dictés par Eva. Si pour lui le changement a constitué une petite apothéose, pour nous en revanche, ça n'a pas très bien tourné. Maintenant, il nous abandonne trois matinées complètes : il assiste à la leçon régulière des jeudis, à la classe de perfectionnement le mardi

avant l'heure des assemblées obligatoires de la Compagnie et à la réunion des mercredis où il paraît que les *optimates* de la langue discutent – en allemand ! – à partir des textes sublimes et recherchés de la meilleure tradition locale. Grand-père est ravi et dit sans hésiter que, s'il avait eu Eva comme professeur ne serait-ce qu'un an avant de s'installer à Berlin, il parlerait maintenant très bien cette langue, et non de la façon mal équarrie qui est la sienne aujourd'hui. Quand même, il manifeste de la joie à se sentir capable de lire couramment les livres allemands d'histoire de l'art, d'histoire tout court et, avec l'aide des dix-huit volumes du *Brockhaus Konversationslexikon* de 1900, le périodique *Die Zeit*. D'autre part, il remarque qu'il peut au moins soutenir un dialogue ou encore improviser quelque harangue en *yiddish* – parce que le *yiddish* est (d'après lui, bien sûr) une sorte d'allemand synthétique, simplifié, qui se fiche pas mal de mettre le participe à la fin de la phrase principale, ou bien le verbe complet au bout de la subordonnée, ou bien des verbes séparables. Un événement prodigieux a prouvé la vérité relative du commentaire. J'en ai été le témoin car Grand-père m'a amené avec lui à cette occasion. Je vous raconte l'histoire. Froma est une des meilleures amies de Grand-père parmi les compagnons. C'est une grande dame spécialiste de la littérature et de la culture de la Grèce classique, une figure consulaire de la philologie. Pépé ne cesse de dire que, grâce à Froma, il a découvert un passage de Longus, dans le prologue de *Daphnis et Chloé*, qui l'a éclairé sur la question du pouvoir des images mieux que les centaines de pages de la *Bildtheorie* développée sur les quatre rivages de l'Atlantique. Je vous le transcris dans la version même du grand-père, qui l'a traduite en français et l'a collée sur son bureau pour l'avoir en permanence sous les yeux :

« Quand je chassais à Lesbos, j'ai eu la meilleure vision que je n'aie jamais eue, dans un bosquet qui était consacré aux Nymphes (ah, Warburg), s'écrie toujours mon grand-père en arrivant à ce point de la lecture faite à haute-voix : une image peinte, une histoire érotique. Le bosquet était certes beau, avec ses arbres, ses fleurs et son printemps fertile. Mais la peinture était plus agréable encore, à cause de la grande habileté artistique qui s'y déployait et de son récit érotique. Beaucoup de gens venaient, même de l'étranger, attirés par la célébrité du tableau et du lieu, à la fois pour implorer les Nymphes et admirer la peinture. Dans l'œuvre étaient représentées des femmes qui accouchaient, d'autres qui langeaient leurs fils, des enfants exposés pendant que les animaux des troupeaux les nourrissaient ou bien les bergers qui les levaient dans leurs bras, des jeunes qui se pressaient les uns sur les autres, une incursion des pirates et un assaut des ennemis. Et j'ai vu d'autres choses et tout avait un rapport avec l'amour. Pendant que je contemplais et m'émerveillais, un désir de reproduire la peinture m'a dominé. »

Cela dit, revenons à notre histoire sur le *yiddish*. Voici que Froma a invité Pépé à nous rendre ensemble sur la *Jewish parade* des *Lubawitsch* à Berlin. « Quel endroit pourrait donc être mieux approprié, pour une manifestation de ce genre, que la capitale de l'Allemagne ? », s'est demandé Grand-père. Et nous voilà partis rejoindre les carrosses à la Ku'damm et les escorter jusqu'à la synagogue de la Münstersche Straße. Là, les organisateurs de la fête avaient placé une estrade où les enfants de la communauté exhibaient leurs talents artistiques de chanteurs et musiciens. Les invités spéciaux de cette journée dédiée à la tolérance et à la paix sont montés sur la scène pour s'adresser à la multitude. Grand-père a été très attentif aux paroles du pasteur protestant et du prêtre catholique mais il me semble qu'il n'a pour ainsi dire rien compris. Quand le rabbin est apparu, finalement, et qu'il a fait son discours, le visage de mon aïeul a resplendi. « Froma, j'ai tout compris, c'est merveilleux, l'allemand n'a plus de secrets pour moi ! Je te remercie tellement de m'avoir emmené ici ! » « Mais, fais attention, le rabbin parle en *yiddish*, pas en allemand », a répondu Froma. « Peu importe, c'est également magnifique. » Après la réplique de Grand-père ont suivi les applaudissements pour le rabbin. Pépé était enthousiasmé par sa trouvaille et il s'est lancé à déclarer publiquement : *Ij bin so glicklij hier zu sein. Ij bin verheiratet mit einer jidischen mädchen, also sind meine kinder und enkel jidisch auch, obwohl ij katholisch bleibe. Meine familie ist ein gite beispiel von der friden und toleranz, die Sie heute zelebriren. Ij danke Ihnen, meine damen und herren.* Un habitué des *Lubawitsch* a étreint chaleureusement Grand-père et lui a offert une bière, mais il a fallu suivre Froma qui était déjà partie vers le *Café Grosz*, un endroit magique, évocateur, qu'elle seule pouvait nous faire connaître. Le garçon a porté un petit coussin pour que je puisse m'asseoir confortablement.

Il est nécessaire que je reprenne le discours sur le quotidien de Pépé. Tous les mardis, il assiste religieusement et avec onction aux conférences des collègues qui jalonnent les réunions du grand séminaire. Il insiste sur le fait qu'il apprend là des choses à ce point inattendues et insolites, qu'il n'aurait jamais pu imaginer que quelqu'un puisse les étudier, en particulier des biologistes et des physiciens. Je me limite à transcrire le mieux possible les phrases de synthèse qu'il met à la fin des notes prises par lui pendant les conférences, avec un soin qui laisse tout le monde perplexe. (Il y en a qui, avec raison d'après Grand-mère, prennent le grand-père pour une sorte de maniaque, mais personne ne sait, sauf moi, qu'il prépare une chronique détaillée de toute sa vie à Berlin, les nouvelles connaissances, les personnes qu'il admire et qui le surprennent, les expériences tirées de l'art, de l'architecture et des paysages qu'il adore, les rêves et les cauchemars qui l'assaillent

pendant la nuit, les théories qu'il échafaude à partir de l'expérience de ce pays dont il dit qu'il l'avait laissé de côté jusqu'à présent bien qu'il soit l'axe de l'histoire européenne.) De tous les collègues des sciences naturelles, Sonia et Birgitta lui ont semblé les plus hardies, la première à cause du retour qu'elle propose au bien-fondé des idées évolutives de Lamarck, la deuxième par les explications quantiques des phénomènes biologiques qu'elle avance, ainsi que par sa vision historique des rapports entre la physique du monde des particules et celle des sciences de la vie. (Je vous prie de ne pas me demander ce que ce sont les *quanta*, les traits acquis par la pression de l'environnement qui deviennent héréditaires, les principes d'indétermination et de complétude. Je soupçonne que Grand-père n'a qu'une notion confuse de ces choses. Imaginez donc ce qu'il en est pour moi !) Atac a transporté Pépé dans une sorte de *nirvana* nationaliste, exceptionnel chez lui, quand il a présenté les paradoxes du monde quantique illustrés avec des citations de Borges. Jimmy a réveillé tant de souvenirs de sa propre jeunesse lorsqu'il a reconstruit les itinéraires géographiques et intellectuels de Darwin, y compris les voyages en Patagonie et en Terre de Feu. Les recherches de Gillian relatives aux effets de l'ambiance physique et sociale sur la fertilité et la sexualité des femmes du Bangladesh immigrées en Angleterre ont fait les délices de Grand-mère qui, comme vous le savez déjà, est gynécologue à Buenos Aires. L'auto-analyse d'Angela des travaux scientifiques, du cadre de leur production, des façons utilisées pour les publier et les valider, c'est-à-dire, au sujet des pratiques académiques qui sont à la base de la création des *papers*, est apparue aux yeux de Grand-père comme un tour de force bien accompli, un examen lucide des formes de la multiplication du savoir à notre époque. Jack a érigé un système de la vie et de la société, fondé sur la dialectique entre coopération et conflit, qui a fasciné Pépé et l'a fait songer à Buffon. (Je reviens sur le fait que je copie ce que je trouve écrit à l'encre bleue dans le cahier de notes de Grand-père. C'est lui qui a utilisé cet étrange mot de « dialectique » dont il paraît qu'on a oublié la signification.) Pépé a trouvé intrépide et prometteur l'essai fait par Joanna de projeter une matrice topologique sur le mécanisme des retraites et de chercher son articulation productive au problème du financement universitaire. Quant aux théoriciens du droit, leurs éclairages ont vraiment abasourdi mon aïeul, que ce soit le projet de donner une définition universelle de la norme juridique, entrepris par Christopher dans le sillage de la pensée analytique, ou l'idée d'incorporer les questions sur l'amour et la passion à l'ordre des lois, exposée par Ulrich dans une voie différente tracée par un philosophe allemand du droit dont le seul nom soulève l'esprit de combat de mon ancêtre. En revanche, des explorations qu'il avait prises au début pour des objets propres de l'enfer du *Baldus* l'ont

attiré et enthousiasmé après l'écoute des explications par leurs auteurs au séminaire (Anne et Hubertus) : *primo*, la défense des droits des animaux prise comme une étape nécessaire qui couronnera le processus historique de la quête de liberté, égalité et fraternité, engagée en 1789 (j'aurais tant aimé écouter et applaudir Anne jusqu'à mon dernier soupir « et mourir de plaisir ») ; *secundo*, l'incorporation du hasard et du loto dans les méthodes de sélection des inspecteurs populaires qui doivent exercer le contrôle démocratique des pouvoirs légaux.

Il va sans dire que Grand-père s'est trouvé plus à l'aise auprès des humanistes, puisqu'il fait partie de leur régiment dans la *Joyeuse Compagnie*. Les investigations conduites par Kelly et William dans leurs champs de l'anthropologie et de la linguistique lui ont paru d'une qualité supérieure, hautement inspirées, non seulement au vu de leur valeur scientifique mais également humaine : Kelly a fouillé dans la musique et la poésie populaires de la Tanzanie contemporaine pour découvrir leur enjeu politique ; William a démontré le très haut degré de flexibilité grammaticale des langues parlées à présent parmi les peuples austronésiens, ce qui permet de récupérer non seulement une expérience idiomatique unique au monde mais encore la dignité des cultures dédaignées par l'hégémonie occidentale. D'après Pépé, un des sommets du séminaire a été la présentation par Franco de l'analyse quantitative des mots utilisés dans le théâtre classique depuis la Grèce jusqu'à Racine et Shakespeare. Pour deux raisons : la première, c'est que le projet de Franco est une réponse courageuse, en même temps que solide, au défi posé par l'irruption des ordinateurs dans la recherche des sciences humaines ; la deuxième réside dans le dévoilement d'une manière de lire, appelée « lecture éloignée » par l'ami italien de Grand-père, qui s'appuie sur la prise d'une distance émotionnelle du lecteur par rapport au texte et qui occupera probablement le centre des pratiques culturelles dans un futur prochain (Pépé assure que Franco et lui partagent le même désarroi par rapport à cette forme de lecture et qu'ils continueront à cultiver la vieille habitude de se laisser engouffrer par le texte). Avec les historiens d'art, bien sûr, Grand-père a éprouvé une grande empathie et s'est réjoui des inquisitions dignes de détectives de : 1) Marianne sur les rapports entre Manet et Boucher, inconnus jusqu'à ce jour, et centrés sur le labeur plastique et optique autour du double versant de la peau représentée dans les portraits et celui de la surface du tableau, étant entendue comme la peau de la peinture ; 2) Michael sur les calligrammes de Publilius Optatianus Porphyrius, poète latin ignoré de l'époque de Constantin dont la création la plus étonnante consistait à superposer le dessin de chaque calligramme sur des lettres latines, qui étaient aussi des lettres majuscules de l'alphabet grec, de telle façon que

le texte puisse se charger d'une autre signification si on l'arrachait du cadre latin pour le lire en grec ; 3) Alessandra sur les catégories, multiculturelles avant la lettre, relevées par deux intellectuels ibériques du XVIème siècle, don Antonio de Guevara et Francisco de Holanda, qui ont eu un contact direct avec les prodigieux objets de l'art des peuples non-européens d'outre-mer : leurs points de vue ébauchaient une théorie du développement de l'art plus riche, polyvalente et ouverte à l'élargissement du monde que celle de notre Vasari ; 4) Jonas sur les enchevêtrements entre mots et images développés par la culture de l'Antiquité tardive, spécialement par le roman alexandrin *Éthiopique* d'Héliodore (en plus, son sujet convergeait avec les thèmes de Michael et de Froma). Le grand-père s'étonne encore du fait que, étant historien d'art, il se sente mieux parmi les historiens tout court. J'ai plusieurs fois entendu Nicolas dire que Pépé reste toujours un peu positiviste, d'où sa familiarité avec les enfants de Clio. Quoiqu'il en soit, l'aïeul était si content d'entendre ses collègues de cœur qu'il n'a pas voulu ébaucher la moindre critique aux présentations, mais les a accueillies pratiquement comme des vérités dévoilées après un grand travail classique sur les sources. Il soutient qu'il a découvert des réalités inconnues du passé grâce aux conférences de Tony et d'Ussama : la première, consacrée à deux aspects de l'histoire du Sud-Est asiatique, 1) les rapports entre catastrophes naturelles d'une part et développement économique et social d'autre part, 2) le poids des formes non étatiques d'organisation des communautés dans le devenir politique des nations modernes de la région. Quant à la contribution d'Ussama, il s'agit d'un récit méthodique de la désintégration de l'Empire turc au XIXème siècle, de l'analyse du passage d'un projet multi-confessionnel et multiculturel à la formation d'un État national culturellement homogène à partir les années 20 du XXème siècle. Ainsi, Ussama a établi que les origines du sectarisme musulman actuel résident plus dans la pression politique exercée par les puissances occidentales sur la Turquie que dans une évolution interne des mouvances islamiques entre 1850 et 1918. Pour sa part, Garth, spécialiste de l'Antiquité tardive, de la Grèce byzantine et de l'expansion arabe, a convaincu Grand-père du besoin de changer la périodisation traditionnelle de l'histoire de la Méditerranée. Il faudrait penser le premier millénaire comme une unité culturelle qui embrasse aussi bien l'époque des Antonins que la civilisation des califats. Toutes deux seraient le résultat d'un héritage conscient du legs gréco-romain formé pendant sept siècles avant Jésus-Christ. Delphine a fait un exposé élégant sur les pratiques quotidiennes de l'Assemblée Nationale française et mis en relief la signification politique de l'organisation des services des députés, des cérémonies et des espaces créés pour le fonctionnement du pouvoir législatif de la République. Avi a parlé

de ses études dans le champ de l'histoire intellectuelle de l'Illustration, qui visent à dévoiler les recherches accomplies par les philosophes, les penseurs de l'illuminisme écossais et Moses Mendelssohn à propos des limites de l'humain, de sa perfection possible et de son imperfection inévitable. Martin a étonné Grand-père avec ses découvertes sur la présence d'une idée islamique de l'unité de Dieu dans la théologie des antitrinitaires des XVIème et XVIIème siècles. Gustav a proposé une périodisation nouvelle pour le devenir de l'Allemagne depuis le Xème siècle jusqu'à la chute du Mur. Cette distribution du temps historique permet d'identifier le territoire de la Saxe comme la scène où se sont déroulés les événements fondamentaux de l'évolution allemande : la création du Saint Empire, la Réforme religieuse, le développement de l'*Aufklärung*, la constitution des premiers États modernes, l'affrontement du capitalisme et du communisme pendant la Guerre froide. Pépé a beaucoup étudié l'historiographie ukrainienne de l'ère postsoviétique pour écrire l'introduction à la conférence d'Andrii consacrée à cet autre sujet. Après avoir parcouru les critiques de son collègue contre l'appropriation de l'enseignement et de l'écriture de l'histoire par les pouvoirs politiques des anciens pays de l'Est, Grand-père a souligné la valeur morale ainsi que scientifique du travail d'Andrii :

« De la liste des sujets qui se trouvent au cœur de ses intérêts et textes, on en conclut que la mission d'un vrai historien peut devenir une profession risquée. Un historien honnête comme lui, qui cherche sans relâche la vérité, devient facilement la cible de l'arrogance et du despotisme des puissants. Même dans des régimes qui utilisent la manipulation politique du récit historique, l'emploi des données et des interprétations comme propagande au bénéfice du gouvernement, la simulation cynique de changements culturels et pédagogiques dont le but est d'anesthésier les citoyens et d'étouffer leurs aspirations à une vie nouvelle et meilleure, Andrii a pu, jusqu'à présent, résister à de telles pressions. Tout porte à croire qu'il continuera sur cette voie, pour le bien de notre savoir et l'admiration de ses collègues qui, comme moi, jouissent d'une existence plus facile et confortable. »

Pépé a trouvé colossale l'intervention de Daniel, le plus grand talmudiste de notre temps et compagnon de cette année. Daniel a introduit un concept nouveau, révolutionnaire, de la diaspora juive du Moyen-Âge. D'après lui, les rabbins et talmudistes de cette époque jusqu'à la fin du XVIème siècle, ont considéré la dispersion de leurs communautés comme une « colonisation productive », une « dissémination » qui renforçait l'élection divine du peuple juif pour porter la Torah aux quatre coins de la terre. Rien de plus éloigné, par conséquent, d'un peuple qui, affecté d'une sensibilité larmoyante, ne voudrait rien tant que le retour à sa patrie perdue. L'irradiation spirituelle du message contenu

dans ses livres sacrés et ses commentaires, là est la patrie du Juif. Mais mon grand-père ne s'était pas rendu compte que cette position historique de Daniel ne pouvait que le placer très loin du sionisme contemporain. Quand les cousins parisiens de Grand-mère sont venus nous rendre visite, Pépé a voulu les présenter à notre talmudiste favori. Nos parents français sont des sionistes convaincus et, en voyant que Daniel porte la *kippa*, ils ne se sont pas privés de lui demander ce qu'il pensait du développement actuel d'Israël. Ils étaient sûrs que la réponse serait parfaite, mais l'interrogé a dit : « Si Israël continue sur la voie où il est maintenant, dans quelques années à peine il tombera *in the deepest doom* ». Tout a bardé, bien sûr. Quand même, Daniel, qui est notre voisin au troisième étage de l'ancien pavillon de la Villa Walther, nous a invités à participer à une célébration très importante. Quand un savant comme lui finit de lire un des livres du Talmud, il faut qu'il fasse une fête avec les amis. Il récite un passage du livre, il l'explique et sa femme, Chava dans notre cas, raconte une histoire, généralement satirique, liée à la lecture. Mon aïeul était dans son *nirvana*, cette soirée-là, quoique la réunion ait eu un caractère nettement talmudique.

Un peintre palestinien, Kamal, et un poète chinois, Yang, brillent au sein de la *Joyeuse Compagnie*. Kamal a organisé une exposition des tableaux qu'il a peints pendant son séjour à Berlin. C'est un travail d'investigation sur les éléments chromatiques et spatiaux que les phénomènes de transparence intègrent à l'expérience visuelle. Du point de vue symbolique, les quatre grandes toiles qu'il a montrées se lient aux quatre éléments, le feu, l'eau, l'air et la terre, grâce aux tonalités prédominantes dans chaque tableau et aux proportions utilisées dans la composition des structures du dessin. Yang, pour sa part, a lu ses poèmes pendant une séance du séminaire des mardis, après une introduction préparée et lue par mon grand-père. Pépé a souligné que le noyau de la poésie de Yang se concentre autour de l'événement le plus traumatique de sa vie : l'exil consécutif au massacre de Tian'anmen. Le fait de vivre à l'étranger a donné paradoxalement à l'artiste une liberté et une douleur qui, au moment de leur convergence, lui ont permis de briser et de faire exploser les éléments linguistiques de son discours poétique, pas seulement des phrases, mais des mots eux-mêmes, des sons, des significations et des formes visuelles de l'écriture chinoise. Ce remaniement des mots et des caractères donne lieu à une organisation cristalline et harmonieuse des poèmes qui révèle les contenus de l'esprit de Yang et son monde esthétique intime (Rappelle-toi, lecteur, que je me limite à reproduire les synthèses écrites par mon grand-père dans son cahier de notes).

Il est clair que toute la famille était concentrée sur l'exploit de Pépé quand il a donné sa propre conférence sur les massacres du monde moderne et leurs représentations. Il m'a

interdit d'y assister parce qu'il craignait de devenir trop nerveux s'il me voyait parmi le public. J'ai collecté, de toute manière, plusieurs témoignages des gens que j'aime : il paraît que son succès a été relatif mais, au moins, personne n'est resté indifférent. Cristina, la mère d'un de mes meilleurs amis du Wiko, a fait une introduction généreuse et pleine de chaleur. Je reparlerai de Cristina aussitôt. Des idées présentées par mon grand-père, je n'en dirai rien puisque Nicolas et lui ont pu finir le livre concernant le thème. Quiconque y porte un intérêt pourra consulter le volume qui sera publié à Buenos Aires après notre retour. Je transcris seulement la fin du texte lu au séminaire :

« Je crois qu'une recherche comme celle-ci peut créer une distance, un *Denkraum* en termes de Warburg, entre les faits traumatiques et la personne qui essaye de les narrer ou de les expliquer. La distanciation permet qu'il devienne possible de regarder les horreurs. Elle ne donne pas de solution au problème des limites de la représentation, mais nous permet d'éviter les risques de la paralysie, du silence ou bien du refus de la compréhension d'un passé si terrible. La recherche des formules historiques utilisées pour raconter ou peindre les massacres nous aide aussi à comprendre deux choses importantes. La première nous rapproche de ce qu'on pourrait appeler le contexte du massacre, les chaînes des causes et effets qui l'entourent, même si son noyau reste au-delà de notre portée. La deuxième nous donne les outils pour examiner les ressources symboliques des acteurs de l'extermination, qui ont utilisé ces formules avant que les défenseurs des victimes ne se les soient appropriées afin de se souvenir et de comprendre les choses passées. Elle devient un rappel du fait que la représentation du conflit social, traité à la façon d'une scène de chasse, ou d'une apocalypse, ou bien décrit comme une foule maléfique d'ombres et de fantômes, peut exister *avant même* le moment où le système de terreur, de crimes contre l'humanité, de génocides ne soit mis en action. »

Passons à d'autres choses, un peu plus agréables que ces affreux sujets qui occupent l'esprit de l'aïeul. D'abord, la musique de la *Joyeuse Compagnie*, un chapitre plaisant et sublime à la fois de la vie dans notre société d'hommes de lettres et de savants. Mark, un compositeur sensible et éclairé, bon compagnon de Pépé, est en train d'écrire un opéra sur l'existence et les rêves de Johannes Reuchlin, l'hébraïste de la Renaissance que Goethe appela « homme merveilleux ». Il a organisé deux concerts de ses œuvres instrumentales que Grand-père a beaucoup appréciées puisqu'elles sont imprégnées d'un sentiment religieux difficile à définir. Pépé a été très impressionné par les expériences de Mark avec des sons petits, petits, jaillis d'un océan de silence, par les sonorités nouvelles obtenues d'anciens instruments joués d'une façon insolite, par exemple, le frottement de l'arc sur

les parties rigides d'un violoncelle, le changement continu de l'embouchure d'un basson, l'intervention directe de l'exécutant sur le cordage à l'intérieur du piano. Mark ausculte aussi le bruit et le silence et prend des « photos sonores » des lieux – comme le Saint-Sépulcre à Jérusalem. Dans l'activité musicale du Wiko, des concerts ont été également inclus, donnés par d'autres compagnons. Les membres de l'ensemble de cordes *Diotima* ont joué les quatre quatuors de Schönberg et les derniers *opera* de Beethoven. Mon oncle dit que les fistons du *Diotima* lui ont appris comment le système dodécaphonique est capable de produire un monde indépendant de mélodies *cantabili* et d'harmonies nouvelles, opposé et plus apte que le diatonisme classique pour convoier la recherche de sens et les émotions de la société contemporaine. Une intervention d'Alfred, fameux pianiste autrichien qui ne joue plus mais étudie les quatuors de Schubert au sujet desquels il prépare un livre, a déployé précisément les mystères de la composition d'une des œuvres en sol majeur. Ce fut la seule occasion où Grand-père a accepté de m'emmener au concert pour ouïr la musique produite par la *Joyeuse Compagnie*. Et pourtant ... je suis un spécialiste et j'aime beaucoup la musique classique. Le printemps avait déjà commencé et nous avons pu rester dehors, dans la véranda du jardin. Sur le plan de la délectation des sens, les déjeuners et les dîners ont un rôle essentiel au Wiko. Lena, Katarzyna et Yves sont les maîtres de la cuisine où ils nous préparent des mets délicats. Pépé, habitué fidèle, tient des statistiques et affirme que jamais, de toute l'année, un menu n'a été répété une seule fois. J'y vais tous les premiers jeudis du mois, journée des familles et des enfants. Lena exauce mes désirs et m'offre mon plat préféré : des saucisses rôties avec une purée (elle sait que mon foie ne résisterait pas aux frites, que j'ai goûtées avec grand plaisir il y a longtemps mais qui ont failli me faire mourir).

Vers la fin du mois de janvier, Grand-mère a dû regagner l'Argentine. « J'ai beaucoup de travail. Il y a une queue de patientes qui m'attendent. » Ce n'était pas la vérité pure. En réalité, elle souffrait de ne pas voir mes frères cadets, les jumeaux, qui ont célébré leur deuxième anniversaire le 8 juin. Mémé dit que Jérôme sera médecin et Léon ingénieur et je me demande toujours sur quelle base elle affirme une chose pareille. Grand-père croit en avoir trouvé une justification dans l'appartenance de la grand-mère à la « colonisation productive » dont parle Daniel. Ce départ a fait sombrer Pépé dans la dépression. Nos voyages à la découverte de l'Allemagne ont cessé. Le seul que je n'aie pas partagé a été celui que mes grands-parents ont organisé sans Nicolas vers Hambourg et Lübeck. Ils n'ont pas loué cette fois-là une maison pour s'y loger et ont dû s'installer dans un hôtel où les petits comme moi sont mal vus. Je vous assure qu'il y a eu un long débat sur la question

de savoir si je devais ou non rester à Berlin. Grand-mère a été tranchante. « Ringo sera ta meilleure compagnie. Tu seras obligé de le promener trois fois par jour et cela te fera un bon exercice. » De toute façon, lorsque Nicolas est parti à son tour, Grand-père s'est retrouvé au bord de l'anéantissement. En fait, c'est moi qui l'ai sauvé du désastre ainsi que les voyages entrepris par sa cousine de Fontainebleau, Marie-Françoise, qui est venue souvent nous rendre visite, à nous et à sa fille habitant Berlin. Il est rigolo quand même que, pendant ces derniers mois sans Mémé, je me suis amusé plus que jamais à Berlin. L'aïeul s'est rendu fréquemment chez les camarades qui ont pris particulièrement soin de lui : Kelly, Sonia, Alessandra, Dominique, Lily, Leslie, Helen, Froma, Franco surtout, Cristina et Bruce. J'ai adoré les visites aux deux derniers parce qu'ils ont des enfants comme moi qui ne vont pas à l'école : Nino est le fils de Cristina et Axel tandis que Momo est la fille de Monika et Bruce. Grand-père a été ébloui par les séances de Cristina et de Bruce au séminaire : il soutient que leurs conférences se sont nouées autour du grand problème de notre monde, la pauvreté. Chacun d'eux est parti de principes divers. Bruce, d'un concept de l'économie et des salaires qui s'inscrit dans les théories keynésiennes, les théories du développement à la Prebisch ou à la Myrdal et les idées de Stiglitz ; Cristina, d'une notion assez radicale des *desiderata* de l'égalité, à mettre au-dessus des intérêts financiers et des équilibres budgétaires des nations. Bien que le passé gauchiste de Pépé le pousse à se placer du côté de Cristina, il a confessé que le point de vue de Bruce apportait la solution nécessaire pour garantir les ressources d'une action mondiale contre le fléau de la pauvreté. J'étais bien content aussi du fait que le grand-père avait commencé à me traîner avec lui dans son bureau. Il imitait en ça son ami Bruce (malgré ses 67 ans, Pépé est un peu adolescent et a toujours besoin d'un ami qui devienne le *magister* idéal pour toutes choses des plus importantes aux plus banales). Un jour, au petit matin, Momo se mit à aboyer et moi à lui répondre. Le scandale était infernal. Les autorités elles-mêmes ont demandé à nos parents respectifs de nous garder à la maison. J'ai accusé le coup durement car j'avais amorcé un rapport intéressant avec Scarlett, la fille séduisante de Sabine et de Dennis. En plus, elle me tenait bien au courant des nouvelles du bâtiment principal où elle habite. Je commençais à tout savoir de l'administration de la *Joyeuse Compagnie* ainsi que de la vie de ses Olympiens. Je crois que Momo était jalouse et qu'elle m'a joué un mauvais tour. *But, she is always happy*, s'excusa Bruce. Toujours est-il que je tiens fermement à ma théorie. La visite chez Delphine, Dominique et leurs enfants m'était pratiquement interdite à cause de la chatte Fantômette qui règne dans leur appartement. Sans parler de mes relations affreuses avec les lapins de Gillian, Angel & Star, qui passent leur journée au balcon

à faire toutes sortes d'excentricités, à chuchoter et à espionner les gens qui passent. Enfin, j'ai pu consolider mon amitié avec le grand Nino chez Cristina. Quels dialogues merveilleux avons-nous maintenant en espagnol ! Le modèle de nos conversations est une pièce majeure de notre littérature : le *Colloque des Chiens*, écrit par Miguel de Cervantès. J'aime prendre la partie de Scipion, et Nino, celle de Berganza. Nos aventures sont un peu plus monotones et petites-bourgeoises que celles des molosses du XVII^{ème} siècle. Nous aussi, cependant, avons accompli de longs voyages, tant en voiture qu'en avion. Un week-end, Cristina, Axel, Pépé et les frères jumeaux de Nino sont partis vers Auschwitz et Cracovie et nous ont laissés avec Ula chez Nino. Nos entretiens furent dignes de Platon ... ou de Rabelais plutôt, tandis que nos parents sont revenus dans un état lamentable de désarroi.

Des Olympiens, selon l'appellation de Grand-père, je n'ai que deux ou trois choses à dire. Toutes mes références viennent des témoignages de Scarlett, tête un peu frivole, ou bien de Pépé, tête toujours timide et effrayée. Thorsten est un jeune homme calme, cultivé et sympathique, qui exerce le pouvoir *suaviterinmodo, fortiterinre* (j'utilise l'expression du grand-père sans la comprendre trop). Scarlett, lorsque je la fréquentais, le trouvait beau. Elle était follement amoureuse de lui. Luca est le Jupiter de la *Compagnie* et il en a vraiment l'allure. Son savoir pourrait se comparer à celui des enfants de Chronos et de Rhéa. Quant à son corps, revêtu d'une toge, et son visage, ils ont été reproduits plus de cent fois, bien avant sa naissance, au deuxième étage de l'*Altes Museum*. Je parie qu'il a toujours inspiré trop de respect et un brin de peur à Grand-père qui, dans cet Olympe, préfère se rendre chez Vera, admirer sa beauté, s'éprendre de sa gentillesse et causer avec elle en espagnol. Il aime aussi s'installer chez les bibliothécaires (Pépé considère qu'elles sont les meilleures de la planète) ou bien chez Reinhart, le président du club de jouissance des compagnons. Avec Reinhart, mon aïeul pourrait passer des journées entières à causer de peinture, musique, littérature. C'est grâce à son conseil et à sa culture que mon grand-père a laissé de côté le sujet des massacres pour revenir à son ancienne passion de l'histoire du rire. Reinhart lui a présenté Flögel et sa *Geschichte des Groteskekomischen, ein Beitrag zur Geschichte der Menschheit*, sujets dont Pépé aura d'emblée le monopole au sud du Tropic du Capricorne.

Excusez-moi, chers amis, si je me suis abandonné aux méandres de la mémoire, si j'ai sauté d'une affaire à l'autre sans enchaînement. Nous, les chiens, nous souvenons ainsi des faits et des choses. En plus, l'attente du retour de Grand-mère, qui se produira sans doute un de ces jours, m'a ôté le calme dont on a besoin dans des circonstances pareilles. De toute façon, grâce au secours de Robert et de Marie-Françoise mon récit est sûrement meilleur

que celui que Grand-père aurait pu écrire. Il est dans un état lamentable, le pauvre. Il m'a prié de m'occuper de cette corvée à la veille de la fin d'une vie plaisante, et particulièrement créative à la fois.

Ringo (vc. José Burucúa)